

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Vers l'Orientation nouvelle du mouvement ouvrier (*Variné*). — Au Travailleur des champs (*Pau Vaillant-Couturier*). — La Guerre contre la Pologne (*Maxime Gorky*). — Les Turpitudes de Mayéras. — La Fête du Travail en Russie (*Jacques Sadoul*).

Héros et Martyrs du Communisme. V.-O. Lichentadt (*Mazine*). — Terrorisme et Communisme (*V. Bistriansky*). — La Journée internationale des Jeunes : Un appel de *Zinoviev*. — Aux jeunes (*M. Laporte*). — Documents et communications diverses.

Vers l'Orientation Nouvelle du Mouvement Ouvrier

La discussion est ébauchée dans le Parti socialiste sur l'adhésion à la 3^e Internationale et les obligations qu'elle comporte. Les polémiques débordent le cadre et les organes du Parti pour gagner les milieux syndicaux, directement intéressés à l'action du mouvement spécifiquement socialiste ou communiste. La presse bourgeoise tout entière se mêle aux débats, ce qui n'est pas pour les clarifier. Il importe que les militants de la fraction d'extrême-gauche, qui sera demain la majorité du Parti, ne laisse pas déformer par des contradicteurs sans scrupules, au cours de la période de controverses qui s'étendra jusqu'au prochain Congrès, les conceptions de l'Internationale Communiste auxquelles nous entendons rallier les masses actives du monde ouvrier.

La presse bourgeoise s'est emparée triomphalement des déclarations et des articles des syndicalistes domestiqués pour annoncer que le prolétariat français est réfractaire au communisme. C'est ce que l'avenir nous dira. Les Jouhaux, les Dumoulin, les Laurent, les Merheim, les Bidegaray, et autres renégats ouvriers de moindre envergure, ne représentent que la fraction de la classe ouvrière dont ils ont empoisonné l'esprit avec force mensonges

et sophismes, et qui répudiera ses mauvais bergers à mesure que l'antidote de la vérité communiste pénétrera les masses. Les journaux bourgeois qui leur servent d'organes, la *Bataille*, l'*Atelier*, l'*Information ouvrière et sociale*, dont les racines capitalistes et les attaches gouvernementales ne sont plus à dévoiler, peuvent poursuivre leurs campagnes contre-révolutionnaires, dénigrer la République des Soviets, calomnier les bolcheviks : le prolétariat secouera la tutelle des agents de la bourgeoisie qui le trompent et l'égarent, dès qu'il percevra, à la lumière de l'expérience et avec l'aide de son élite révolutionnaire, ses véritables intérêts de classe. Le Parti socialiste, transformé et régénéré après la crise qu'il traverse, sera aussi un puissant facteur de transformation et de régénération de l'organisation syndicale, dont la structure et la politique ne correspondent en rien aux conditions de lutte de classes où se trouve l'Europe d'après-guerre.

Il est visible que cette perspective effraie déjà les chefs syndicaux embourgeoisés, qui se sentaient un moment rassurés par l'emprisonnement de leurs adversaires les cheminots révolutionnaires, et qui doivent constater que l'hydre révolutionnaire a trop de têtes pour

qu'il soit possible de l'exterminer même avec la collaboration du gouvernement, de la police et de la magistrature, sans laquelle les jaunes eussent été incapables de ressaisir la direction de la Fédération des cheminots, les majoritaires syndicaux doivent se préoccuper des progrès de l'idée communiste dans les syndicats, et se soucier de l'orientation nouvelle du Parti, dont ils craignent avec juste raison de graves conséquences pour leur hégémonie arbitraire. Aussi prennent-ils les devants et dénoncent-ils avec virulence « l'ingérence de la 3^e Internationale dans le mouvement syndical, les manœuvres de division de Zinoviev, l'intrusion de la politique dans les syndicats », etc., etc.

Il ne sera pas difficile de faire comprendre aux ouvriers que la question ne se pose pas de faire de la politique ou de n'en pas faire, car c'est un fait que la majorité confédérale pratique une certaine politique. La véritable question est tout autre et se pose ainsi : « De quelle politique doit-on s'inspirer ? De la collaboration de classes ou de la lutte de classes ? Du réformisme ou du communisme ? » Quant à la « division » de la classe ouvrière, il sera non moins facile de prouver qu'elle n'est pas imputable à Zinoviev, mais à ceux qui ont trahi la cause prolétarienne et servi les intérêts bourgeois. La « division » existe, qu'on la constate ou non, et c'est parce qu'elle existe que les éléments les plus avancés du prolétariat font écho à l'appel de Zinoviev pour la formation d'une Internationale syndicale rouge, tandis que les éléments attardés restent encore dans l'Internationale syndicale jaune en attendant que celle-ci subisse le sort de la 2^e Internationale socialiste.

Il se trouvera dans la C. G. T. assez d'esprits éclairés, d'intelligences ouvrières ouvertes, pour grouper autour du noyau de la *Vie Ouvrière* une importante fraction d'avant-garde qui saura entraîner dans la voie où elle s'est engagée les masses encore hésitantes. Le Congrès Confédéral de septembre lui donnera l'occasion de développer son programme et de l'opposer aux reniements et aux capitulations de la majorité. Certes, il n'y a pas lieu d'attendre de ce Congrès un changement d'orientation de l'action syndicale, mais nous voulons croire qu'il sera, pour les révolutionnaires, le point de départ d'un effort de propagande et d'organisation systématique, méthodique, soutenu, dont les effets ne tarderont pas à apparaître.

Les révolutionnaires du Parti doivent apporter à l'œuvre de leurs camarades de la C. G. T. un concours dont nous pouvons préjuger l'efficacité d'après les criailleries de nos social-traitres, qui ne se tiennent pas de rage à l'idée d'une collaboration entre les extrêmes gauches syndicale et socialiste. La fécondité de ce travail en commun se laisse trop aisément prévoir pour qu'il soit utile d'y insister ici.

Le Parti ne se laissera pas impressionner par les jérémiades hypocrites des politiciens qui parlent toujours « d'union nécessaire de toutes les forces socialistes et syndicalistes » comme s'ils ignoraient les raisons profondes des dissensions actuelles et comme s'il était possible de réaliser par un coup de baguette magique l'union d'éléments disparates, voire même antagoniques. Parler toujours de l'union comme d'une abstraction, sans dire qu'il s'agit d'unir les révolutionnaires aux contre-révolutionnaires, les rouges aux jaunes, les fidèles aux traîtres, c'est, ou se moquer délibérément de l'auditoire, ou se griser de paroles vides. L'union n'est possible qu'entre combattants de la même cause. L'unité du prolétariat ne se réalisera pas sur la simple injonction d'un Paul Faure, même en supposant que celui-ci recouvre le crédit qu'il a perdu, mais elle se constituera sous l'inspiration du communisme, sur le terrain du communisme, dans la lutte pour le communisme.

Les charlatans de l'« union de toutes les forces socialistes et syndicalistes » tiennent exactement le langage des zéloteurs du « bloc des gauches » et des champions de la trop fameuse « union sacrée ». Les uns et les autres invoquent, tout en les transposant, les mêmes sophismes pour « unir » des ennemis mortels, et toujours au bénéfice des exploités dont ils présentent les intérêts comme concordant avec ceux des exploités. Ces duperies ne sont plus de saison. Le prolétariat a subi trop de cruelles épreuves pour se laisser berné par les pacificateurs qui lui démontrent doucereusement la nécessité de désarmer, tandis que ses ennemis décuplent leurs moyens d'oppression. Il soutiendra sans faiblir la lutte contre le patronat, contre le salariat, contre l'Etat bourgeois et contre les auxiliaires du capitalisme qui détiennent temporairement la direction du mouvement ouvrier.

VARINE.

Au Travailleur des Champs

Notre camarade Paul Vaillant-Couturier va faire paraître prochainement une brochure de propagande intitulée : Au Travailleur des champs. Nous sommes heureux de donner la primeur à nos lecteurs du chapitre concernant le Parlement.

Bien qu'étant dans l'impossibilité absolue de nier sa dictature économique, le capitalisme prétend cependant que chaque citoyen détient une parcelle de la souveraineté politique et que rien ne se fait qui ne soit décidé par le corps électoral, c'est-à-dire par l'ensemble des citoyens (moins les femmes, il est vrai). C'est là qu'éclate sa mauvaise foi.

« Le Parlement, dit-il, est l'expression de cette souveraineté du peuple. La France est une démocratie, c'est-à-dire un pays où tout le pouvoir appartient au peuple. Les citoyens jouissent de la liberté et de l'égalité. »

Comédie !

Si cela était vrai, comment le régime de l'injustice économique se poursuivrait-il ? Comment une poignée d'hommes pourrait-elle continuer d'exploiter des millions d'autres ? Comment la guerre capitaliste que personne ne désire, sauf une douzaine de bandits, serait-elle déclenchée ? Quand la bourgeoisie dit au peuple qu'il gouverne, elle commet un mensonge flagrant.

Le régime parlementaire, c'est le régime dictatorial de la bourgeoisie riche.

C'est le volé représenté par le voleur. Un avocat, un médecin, un négociant, un journaliste représentent une majorité de paysans ou d'ouvriers dont ils ne connaissent rien des besoins véritables, parce qu'ils n'ont jamais partagé leur vie et qu'ils les ont toujours vus de très haut.

Le paysan, soupçonneux quand il s'agit de son argent, se laisse entôler sans crier par le premier phraseur venu quand il s'agit de la politique, c'est-à-dire de sa vie même et de ses droits. Un homme qu'il ne voit qu'au seul moment des élections, escamote sa parcelle de souveraineté avec quelques paroles de charlatan. Le tour est joué. Aucun contrôle sur le nouveau député pendant quatre ans. Pendant quatre ans, la représentation nationale est abolie. Le député n'est lié que par ses promesses et je sais que ce seul mot de « promesses » te fait déjà sourire. Son manque complet de compétences spéciales lui permet d'être apte à n'importe quelle besogne.

Le désir d'être réélu qui prime rapidement tout autre chez lui, le fait agir en accord non pas avec l'intérêt général, ce qui serait parfait, mais avec son propre intérêt et celui de ses quelques « grands électeurs », voire de ses ennemis politiques, ce qui constitue la suprême habileté.

Le manque d'éducation civique de la plupart de

ses mandants l'incite à se perdre. Un député pour beaucoup (et il y a des torts des deux côtés), c'est un commissionnaire destiné à faire le pied de grue dans les ministères et à obtenir des faveurs... Dans ces conditions, un bon député c'est un homme bien en cour, c'est-à-dire obéissant au gouvernement. Ajoutez que le mandat temporaire de député est vite considéré par son possesseur comme sa propriété définitive ; soucieux de sa carrière, il se plie à toutes les exigences de ses mandants, fussent-elles les plus contraires à son programme, car ce n'est pas en étant fidèle à ses idées qu'on se fait réélire, c'est en prouvant à ses adversaires qu'on n'y est pas si fidèle que ça.

Cela permet au Parlement d'être l'un des lieux publics les moins moraux de la nation.

Il faut que tu saches, pour te rendre compte de la manière dont tu es représenté, ce qu'est un Parlement.

Jusqu'à présent, on te l'a toujours fait voir sur un piédestal d'où il convient de descendre ce faux dieu.

Dans un Parlement où le sort de la nation se décide, on ne prend aujourd'hui absolument rien au sérieux, que la réussite personnelle. Chacun y sourit de la solennité qui l'entoure. Le salut du président, le piquet d'honneur et les chaînes des huissiers ne sont plus que des vestiges du temps où la souveraineté nationale s'exprimait dans l'assemblée. On a quatre ans pour faire son chemin ou sa fortune. Il faut s'y employer sans perdre une minute.

Pour cela il faut se faire des amis, et particulièrement parmi les hommes dont les idées sont à l'opposé des vôtres. Le succès parlementaire s'achète à ce prix. La lutte des partis sombre donc très vite dans une camaraderie néfaste de buvette et de couloirs. Tu sais combien les poignées de mains d'un candidat sont faciles, songe à ce que doit être une assemblée d'anciens candidats ! On s'y donne du « cher ami » sans arrêt.

Ceux qui s'injuriaient la veille dans leurs affiches et leurs discours se rencontrent au fumoir et passant de l'apostrophe souriante à la discussion courtoise, se réconcilient tout à fait dans une histoire de pêche, de chasse, de femmes ou d'argent.

Les chocs d'idées sont réservés pour la tribune et le *Journal Officiel*. Cabotinage. Ce sont en général des fantômes d'idées qui se heurtent, des apparences. Le cœur des hommes qui les émettent n'est pas derrière elles. Les députés se piquent volontiers de scepticisme. Ils le font avec l'élégance de gens qui ne se résignent qu'avec peine à se montrer sectaires tous les quatre ans.

Si par hasard un ouvrier ou un paysan parvient au Parlement (ce qu'il ne peut faire qu'en sacrifiant son métier, en se vouant à la politique et par conséquent en cessant d'être véritablement un ouvrier ou un paysan), il est perdu dans la plupart des cas, car sa

situation nouvelle (beaucoup plus d'argent et beaucoup moins de travail) l'éblouit. Rien n'est désarmé devant la richesse comme un pauvre.

La brillante, légère et facile fréquentation des hommes du monde et des hommes d'affaires l'entraîne et fait de lui une victime désignée pour toutes leurs habiletés.

Si bien qu'en demeurant un honnête homme au fond de sa conscience, il se trouve souvent engagé dans des combinaisons politiques ou des spéculations plus ou moins honnêtes dont il s'aperçoit trop tard.

Il est gangrené, perdu pour sa classe. Faisant partie d'une institutions bourgeoise, il devient bourgeois. Ce qui est le véritable crime quotidien du prolétariat, c'est qu'au lieu de vouloir supprimer la classe qui l'opprime, il s'efforce par tous les moyens d'en faire partie. Une fois que l'ouvrier sera petit bourgeois, petit propriétaire ou petit patron, cette classe continuera de le pressurer, mais sa pauvre aisance l'incitera à changer de camp et à se déclarer l'allié de ceux qui continuent de le voler en le flatant.

De même, l'ouvrier ou le paysan d'hier, devenu député, consciemment ou inconsciemment, change de classe. Faisant partie d'une institution bourgeoise, il devient petit bourgeois.

Cela, la classe capitaliste le sait bien, et la principale garantie qu'elle prend contre un renversement de son pouvoir, c'est de laisser élire un certain nombre de députés socialistes qui, collaborant avec les siens dans les commissions, lui permettent d'ouvrir toujours à temps la soupape des réformes qui prolongent son existence.

Là comme ailleurs le rôle d'un député communiste doit se borner à une action critique de renversement et non s'étendre à une action de consolidation. Un député communiste doit appartenir à ses idées, à son organisation, avant d'appartenir à ses électeurs.

La guerre a trouvé le système parlementaire relativement jeune. Elle l'a vieilli de cent ans en cinq ans.

Il est maintenant pour tous les yeux un système cacochyme et pourri.

Dans la guerre, les Parlements ont surabondamment prouvé qu'ils ne représentaient pas les peuples.

En 1914, tous les peuples voulaient la paix, et parce que les gouvernements voulaient la guerre, tous les Parlements ont voté les crédits de guerre.

Aussitôt, tout contrôle des citoyens sur le gouvernement a cessé.

D'accord avec un Président de la République qui possède plus de droits qu'un roi d'Angleterre, les Parlements et les ministres qui émanaient d'eux, se sont mis au service des généraux incapables qui faisaient tuer les paysans par centaines de mille, sans autre résultat que d'enrichir les fabricants d'obus.

Pour ne pas être brutalement supprimés par les militaires, au lieu de contrôler, les Parlements ont obéi. Les Parlements où, de loin en loin, s'élevait pourtant la voix d'un audacieux, vite réduite au silence, les Parlements n'ont rien fait pour arrêter la guerre qui aurait pu finir peut-être un an, peut-être

trois ans plus tôt, par la paix séparée avec l'Autriche ou la Révolution allemande. Le député n'a eu aucune politique financière et a conduit la France au gouffre du déficit.

La guerre finie, les Parlements demeurent domestiqués. Tenus en dehors des discussions des traités de paix, ils n'ont fait que ratifier les clauses qui écartaient le désarmement de l'Allemagne, faisaient de la Société des Nations une parodie ridicule et affirmaient l'impérialisme de l'Entente.

Depuis quatre ans, le gouvernement a pu dépenser plusieurs milliards et faire tuer des milliers d'hommes dans une guerre contre la Russie qui n'a jamais été déclarée.

Une fausse représentation proportionnelle, l'état de siège levé de la veille, une campagne de corruption électorale sans précédent (près d'un milliard dépensé par l'Union des Intérêts Economiques, c'est-à-dire par la coalition de tous les profiteurs de la guerre), de mensonges répandus à profusion autour du bolchevisme, ont amené au Palais-Bourbon une Chambre qui contient cent vingt millionnaires. Cela suffit à expliquer toutes les mesures qu'elle prend contre les pauvres et les demi-prolétaires.

L'une des plus remarquables est celle qui consiste à supprimer l'impôt sur les bénéfices de guerre et à le remplacer par des impôts de consommation.

En Angleterre, les bénéficiaires de la guerre ont payé 21 milliards ; en France, ils ont tout juste versé 1 milliard cent millions... A peine une contribution de pudeur. C'est qu'en France on a voulu faire payer la guerre à ceux qui l'avaient faite avec leur peau.

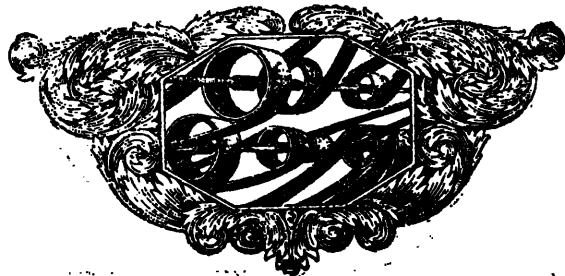
Les impôts de consommation, c'est-à-dire les impôts indirects, ceux qu'on paye en achetant des objets de première nécessité de consommation courante représentent 15 % des charges fiscales en Angleterre, 50 % en Italie et 85 % en France !

Cela aboutit à ce résultat que si toi, mutilé, tu touches ton augmentation de pension de la main droite, tu la payes de la main gauche en achetant ta nourriture ou ton vêtement. Nouvelle façon de te voler.

En vérité, la démocratie bourgeoise est la plus triste des parades de foire. Le peuple est l'éternel clown dupé qui reçoit les gifles. Aucune élection ne peut rien changer au régime de dictature de la bourgeoisie, parce que c'est la bourgeoisie qui, avec ses excédents de numéraire, ses préfets et ses sous-préfets « fait » elle-même ses élections.

Telle est la liberté politique accordée par la République bourgeoise à ceux qu'elle vole et qu'elle fait assassiner.

Paul VALLANT-COUTURIER.



La Guerre contre la Pologne Les Turpitudes de Mayéras

Discours de Maxime Gorky
adressé aux communistes allant au front polonais.

Camarades, par-dessus vos têtes, je veux dire à tous les citoyens honnêtes de la Pologne, s'il y en a encore de cette sorte, quelques mots qui doivent atteindre leurs oreilles.

Dans le passé, les propriétaires polonais ont lutté pendant de longues années, contre les tsars russes, en cherchant à leur arracher des territoires et des esclaves nouveaux. Au cours de ces luttes, il arrivait que les Polonais parvenaient jusqu'au Kremlin et que les Russes entraient à Varsovie. La guerre se termina par la victoire des tsars russes. A trois reprises, la farouche autocratie russe lacéra et mit en pièces le pays polonais. Ces guerres acharnées ont laissé dans nos cœurs et dans ceux des Polonais des sentiments qui menacent de rendre la guerre actuelle extrêmement cruelle.

C'était dans le passé. Le présent est tout autre. A l'heure qu'il est, ce sont les ouvriers et les paysans qui sont au pouvoir en Russie. La Russie Soviétiste ne veut point se faire responsable des fautes et des péchés du régime autocrate. Mais le pouvoir du passé est très fort et les vieilles réminiscences tiennent ferme dans l'âme nationale. Ce fait peut attribuer à la guerre actuelle un caractère profondément national et unir toutes les classes, malgré la diversité de leurs intérêts.

En ce moment, camarades, je voudrais vous dire quelques mots à propos de la lutte que vous allez engager. Vos ennemis vous attaquent coup sur coup. Pourquoi faire ? Parce que vous voulez reconstruire votre vie sur une base nouvelle. D'aucuns pensent, dans notre société, que vous commettez des erreurs, en réalisant cette reconstruction du régime social et que vous admettez parfois des cruautés, peut-être inutiles et superflues. Mais ce ne sont point les erreurs et les cruautés qui vous font haïr. Il y a eu des cruautés avant vous, et même plus qu'à l'heure qu'il est. Non, on vous hait parce que vous avez détruit le vieux régime bourgeois et créé une vie nouvelle.

Camarades, j'ai en horreur la guerre et je la considère comme un fait abominable, mais quand on me saute à la gorge, je me défends jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Les hobereaux polonais, malgré tous les efforts de la République Soviétiste pour aboutir à un accord, vous imposent la guerre. Eh bien ! faisons la guerre, luttons ! Les ouvriers et les paysans de toute la Russie Soviétiste sont avec vous et vous reviendrez en vainqueurs. Je vous salue, chers camarades !

Maxime GORKY.

N'ayant plus de crédits de guerre à voter, de Ministre de l'Intérieur à embrasser, de Président Wilson à glorifier, de massacres à justifier, de condamné à mort à piétiner, le sieur Mayéras cherche à s'illustrer dans le mouchardage et la provocation. Il y réussit à merveille, ce qui prouve qu'il a trouvé, enfin, sa vocation.

Toute la presse capitaliste, réactionnaire et politicière, félicite, depuis quelques jours, le sieur Mayéras et le couvre de fleurs. Il faut reconnaître que le sieur Mayéras l'a bien mérité. Dans l'*Humanité* du 28 août, il a déposé une ordure qui l'abaisse à l'égal du dernier des Daudet de sous-préfecture.

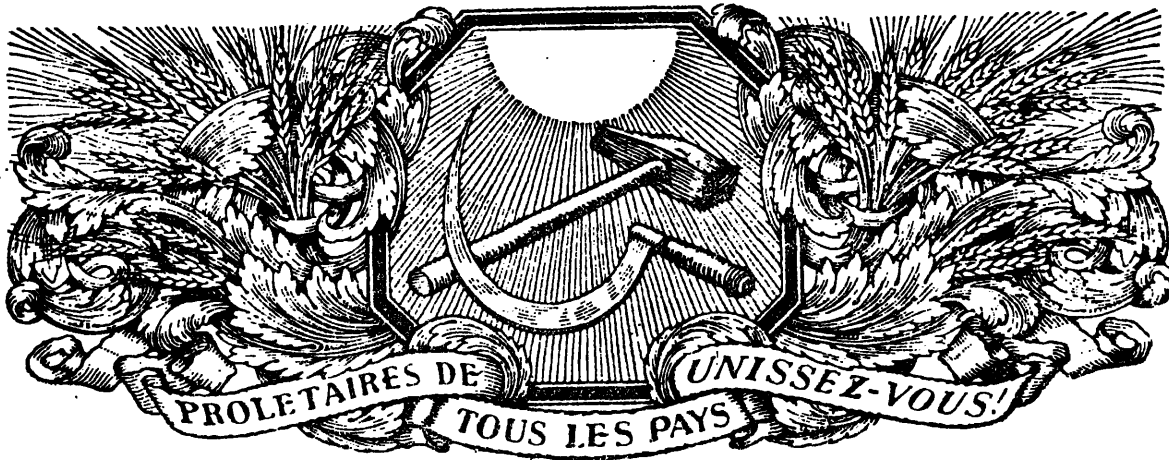
Que cherchait le sieur Mayéras ? Il voulait assimiler le Gouvernement des Soviets à la « bande Bonnot-Garnier ». Mais, trop lâche pour prendre lui-même la responsabilité de lancer la formule, il a fait en sorte de présenter la chose en laissant à d'autres le soin de dire le mot. Le tout a parfaitement réussi. Le *Temps*, l'*Action française*, le *Matin*, l'*Eclair*, la *Démocratie Nouvelle*, toutes les feuilles immondes du cloaque de la presse capitaliste ont fait écho à ses infamies.

Le sieur Mayéras a procédé d'une manière bien simple. Il a annoncé, sous une forme interrogative uniquement destinée à lui permettre une dérobade, que parmi les Commissaires du Peuple de Moscou se trouvait Kibaltchiche, également secrétaire de Tchitchérine ; et que la présence à Moscou de Kibaltchiche, « un comparse de la bande à Bonnot » et « mouchard avéré par surcroît », expliquerait « bien des bêtises » commises par les bolchéviks. Tant d'ignominies en si peu de mots ! C'est un record.

Kibaltchiche a été frappé d'une dure condamnation en France, non comme complice de Bonnot — cette complicité n'a jamais été établie — mais comme gérant d'un journal anarchiste. Ayant subi intégralement sa peine de cinq ans de réclusion, il a été ensuite enfermé dans un camp de concentration et, en 1918, a été rapatrié en Russie où il travaille comme traducteur dans l'organisation communiste internationale. Il n'est ni Commissaire du Peuple, ni secrétaire de Tchitchérine, car il n'est pas bolchévik, mais c'est un homme qui a droit aux égards que mérite tout travailleur honnête. Sous son pseudonyme littéraire de Victor Serge, il a fait de nombreux articles de glose, des traductions, et l'on a lu récemment avec le plus vif intérêt, dans la *Vie Ouvrière*, les belles pages qu'il a écrites sur les journées tragiques où Pétrograd, menacée par l'armée de Youdenitch, s'est trouvée en danger.

Est-il besoin de dire que jamais Kibaltchiche n'a été accusé d'être un mouchard, et que celui qui ose formuler cette accusation sans pouvoir donner la moindre preuve, la plus petite présomption, est un mouchard lui-même. On sait que l'habitude de policiers est de répandre les soupçons sur les honnêtes gens, afin de donner le change. Le sieur Mayéras est depuis longtemps jugé et ses turpitudes ne se comptent plus. Il faudra autre chose que calomnies pour discréditer quelqu'un.

Quand au Gouvernement des Soviets, qu'il sieur Mayéras essaie de présenter comme « bande à Bonnot », il se rit des fureurs sacées de ses contempteurs, et s'il n'avait comme saire qu'un Mayéras, nous serions fort r sur l'avenir de la Révolution sociale.



La Fête du Travail en Russie

Le premier mai 1890 le prolétariat mondial célébra pour la première fois par un chômage général l'union fraternelle des travailleurs. La bourgeoisie affolée attendit d'abord avec angoisse le retour annuel de cette cessation concertée du travail qui, pendant vingt-quatre heures, manifestait la force disciplinée des prolétaires, leur cohésion et leur volonté inébranlable d'arriver à l'émancipation par les moyens révolutionnaires.

Chaque année, à la veille du premier mai, un vent de terreur soufflait sur les villes. L'aristocratie désertait ses palais, les marchands barricadaient leurs boutiques, les petits bourgeois toujours prévoyants emplissaient leur cave de vivres, les gouvernements accumulaient dans les rues les soldats et les gendarmes. Chaque année les possédants se préparaient à un combat dont ils redoutaient de plus en plus l'issue. Mais les années passèrent et la fièvre révolutionnaire tomba. A mesure que les chefs syndicalistes empoisonnés peu à peu de réformisme et d'opportunisme, de plus en plus éloignés des masses, révélaient davantage leur timidité et leur insuffisance, les exploités reprenaient courage. Sûrs de leur toute-puissance et de la faiblesse des exploités, trahis par leurs leaders, ils provoquaient sournoisement et entraînaient la classe ouvrière à des luttes inégales d'où elle sortait affaiblie, divisée et inquiète.

Le péril socialiste s'évanouissait. L'expérience montrait qu'à mesure que les organisations syndicales croissaient en nombre leur température révolutionnaire s'abaissait. L'ardente avant-garde militante était noyée dans la masse énorme des inconscients et des résignés, ramenant leur idéal à d'égoïstes revendications corporatives, entraînés dans les voies du gagne-petit par les traîtres qui les dirigeaient. Des deux moyens dont les capitalistes dispo-

sent pour maintenir leur domination, la force et la corruption, ils utilisaient de plus en plus le second moins dangereux et plus sûr. Par des flatteries et par des faveurs, par des distributions généreuses d'honneurs, de sinécures et d'argent, ils attiraient vers eux, apprivoisaient et domestiquaient les fonctionnaires syndicalistes.

La lutte de classe n'était plus qu'une expression de meeting. La collaboration de classe était pratiquée en fait par l'immense majorité des syndicats de tous les pays. Le premier mai fut avili jusqu'à devenir une fête nationale, officieusement patronnée par les gouvernements. Les bourgeois fermaient eux-mêmes leurs usines et leurs magasins. Ils jouissaient paisiblement de ce jour de congé supplémentaire. Les cortèges pacifiques se déroulaient majestueusement à travers les capitales sous les yeux rassurés d'une police paternelle.

Le premier mai privé de sa pointe révolutionnaire avait perdu toute signification. Il était plus qu'à moitié mort en 1914. La guerre impérialiste l'enterra sans pompe et sans honneur. Dans presque tous les pays belligérants les chefs indignes du mouvement ouvrier comprirent eux-mêmes que proclamer la solidarité internationale des travailleurs qu'ils poussaient à s'entr'égorguer serait un paradoxe indécent et risquerait de compromettre le succès de la guerre sainte qu'ils entendaient bien poursuivre jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à l'épuisement total de la classe ouvrière. Dociles aux sollicitations ironiques de leurs bourgeoisies nationales, dès 1915, ils rayèrent le premier mai du calendrier révolutionnaire.

La révolution russe arracha le prolétariat à sa torpeur. Elle réveilla partout la conscience de classe. Elle écrasa le capitalisme sous la responsabilité de l'horrible massacre qui couvrait l'Europe d'une mer de sang ouvrier et

paysan. Les ruines catastrophiques des nations victorieuses et vaincues, la misère et l'esclavage accrus des masses travailleuses, l'impuissance absolue de la bourgeoisie à résoudre les problèmes de la paix, à faire sortir un ordre stable du chaos économique, l'immédiate nécessité de la construction du régime socialiste, éclatèrent enfin aux yeux de tous. L'heure de la faillite du capitalisme sonna l'heure de la révolution prolétarienne.

Partout les travailleurs s'organisent avec une rapidité inouïe. Partout ils commencent la lutte contre les classes dirigeantes. Partout ils tendent les mains les uns vers les autres au-dessus des frontières artificiellement élevées par les bourgeoisies rivales. Le premier mai est ressuscité. En Europe, en Amérique, dans les pays les plus avancés du monde entier les travailleurs ont manifesté le premier mai 1920 leur solidarité internationale.

Dans tous les pays les travailleurs ont célébré cette journée par un chômage général selon l'usage établi depuis trente ans. Seuls, et pour la première fois dans l'histoire, les citoyens des républiques soviétistes de Russie et d'Ukraine ont fêté le premier mai en travaillant.

Rien ne symbolise plus fortement que cette attitude nouvelle la grandeur des conquêtes réalisées depuis trois ans par les ouvriers et les paysans de Russie et d'Ukraine et la position d'avant-garde qu'ils occupent dans le prolétariat international.

Dans le monde entier, sauf en Russie et en Ukraine, le capitalisme est toujours au pouvoir. Le chômage volontaire du premier mai, c'est-à-dire l'arrêt de toute production, de toute vie industrielle, a un sens profond. Il manifeste pratiquement la volonté des travailleurs de se dresser contre la bourgeoisie pour pouvoir l'atteindre efficacement dans sa puissance, dans sa richesse, c'est-à-dire dans les sources mêmes de son existence. Il permet la mobilisation des forces prolétariennes qui s'organisent méthodiquement pour monter à l'assaut du capitalisme.

En Russie, en Ukraine, au contraire, le capitalisme est abattu. Ses efforts convulsifs ne le sauveront plus de la mort. Les ouvriers et les paysans ont saisi tout le pouvoir dans leurs mains calleuses. L'œuvre de destruction qui leur incombait est accomplie. Tous leurs efforts sont désormais tendus vers l'œuvre de construction. Et c'est pourquoi, en Russie et en Ukraine, les ouvriers et les paysans avaient résolu de transformer le premier mai 1920 en une fête joyeuse du travail, de démontrer qu'ils étaient décidés à ne pas abandonner leur besogne un seul jour, de consacrer par le travail cette grande journée au raffermissement de la situation économique des deux pays ruinés d'abord par la guerre impérialiste puis par la résistance acharnée des contre-révolutionnaires.

La marche de l'histoire plus ou moins lente

dans chaque pays suivant les conditions politiques et économiques particulières à chacun impose à chaque prolétariat des obligations différentes d'action. Ici et là-bas le premier mai a été ce qu'il doit être, un jour de lutte. Mais là-bas il fut un jour de lutte sombre contre le pouvoir bourgeois, contre le régime capitaliste. Ici un jour de lutte joyeuse pour le pouvoir prolétarien, pour la République du travail.

Les prolétaires asservis de l'Occident ont mesuré toute l'importance du grand enseignement et du grand exemple qui leur ont été donnés par les ouvriers et les paysans émancipés de Russie et d'Ukraine. Pendant cette journée décisive du premier mai dont nous n'espérons pas des miracles, mais qui comptera parmi les grandes manœuvres préparatoires de la révolution, ils ont regardé avec plus de reconnaissance et de ferveur que jamais le phare gigantesque bâti depuis trois années dans la douleur et dans le sang par les révolutionnaires russes et ukrainiens et qui éclaire des rayons éblouissants de la liberté les masses populaires les plus deshéritées de la terre.

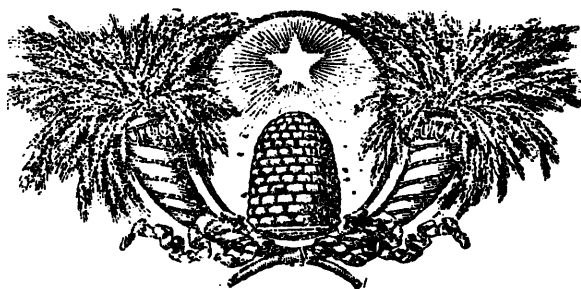
Dans le monde entier les manifestations organisées le premier mai par les travailleurs ont eu pour mot d'ordre les mots d'ordre bolcheviks qui ont aujourd'hui conquis le monde et qui demain le libéreront.

« A bas la dictature de la bourgeoisie ! »

« Vive la dictature du prolétariat ! »

« Vive la révolution sociale mondiale ! »

Jacques SADOUL.



N'ATTENDEZ PAS...

...Un jour de plus pour vous abonner au *BULLETIN COMMUNISTE*, dont la collection forme un recueil unique d'articles et de documents sur le mouvement prolétarien international.

Tout militant sérieux doit lire et étudier les études serrées et approfondies des grands leaders de la révolution russe, artisans de la société communiste, publiées dans le *BULLETIN COMMUNISTE*.

Tout lecteur, tout abonné du *BULLETIN COMMUNISTE* doit avoir à cœur de nous trouver un nouveau lecteur, un nouvel abonné.

HÉROS ET MARTYRS DU COMMUNISME

V. O. LICHTENSTADT (MAZINE)

Le 15 octobre, pendant l'offensive des blancs, tomba à l'ennemi au cours d'un combat près du village Kipenn, sur le front rouge de Yambourg, le camarade V. O. Lichtenstadt-Mazine. Il avait environ trente-sept ans, mais ses traits gardaient encore l'expression juvénile des visages d'adolescents. Il semblait que toute sa vie s'étalait encore devant lui, que sa nature profonde et compliquée, incessamment enrichie par le travail intellectuel, n'attendait que le moment opportun pour se répandre dans une activité vaste et assumer les plus grandes responsabilités. Il y avait dans son passé de dures épreuves : une sentence de mort, commuée en travaux forcés à perpétuité et dix ans de réclusion à la forteresse de Schlüsselbourg. Mais son esprit lucide avait eu raison du fardeau de ses épreuves, et quand le peuple, au commencement de mars 1917, brisa les portes de sa geôle, il en sortit sans avoir même vieilli. Tout comme dans les années de sa toute première jeunesse, le regard plein d'esprit, doux et timide des yeux noirs, éclairait sa pâle figure, et son sourire tendre, charmant, empreint de réserve évoquait l'ancienne pureté presque enfantine de son âme. Sur ceux qui le connaissaient peu, il semblait produire, au premier coup d'œil, l'impression d'un homme tranquille, équilibré et né pour vivre du travail scientifique, dans le calme de son cabinet; il avait d'ailleurs manifesté, dès sa première jeunesse, des capacités hors ligne. Mais en réalité cet homme cachait en lui les immenses ressources d'un tempérament ardent et le désir permanent de se jeter à corps perdu dans la lutte révolutionnaire. Et dans cette lutte, sa probité morale absolue est sortie indemne des embûches de la vie, son caractère droit et inflexible, sa capacité de vivre et de brûler de la pure flamme d'une idée militante, tout cela le transformait, insensiblement pour lui-même, en un travailleur pratique, étonnant, qui se chargeait facilement et s'acquittait avec autant de facilité des tâches de technique et d'organisation les plus difficiles et les plus téméraires.

C'est au commencement de 1905, que Lichtenstadt-Mazine fut entraîné dans le courant impétueux de la bataille révolutionnaire. Il n'était revenu que depuis peu de l'Université de Lepizig. Les idées scientifiques et philosophiques d'Avénarius et de Mach l'y avaient séduit et tout faisait prévoir que son travail futur s'écoulerait dans le lit creusé par leurs travaux. Mais l'orage tournait déjà dans l'air, et notre camarade languissait, semblait inquiet, mécontent de lui-même et de toute son existence. Le 9 janvier, le jour où le prolétariat de Pétersbourg fut éprouvé pour la première

fois au feu de la bataille révolutionnaire, Lichtenstadt-Mazine inaugura lui aussi sa carrière de révolutionnaire militant. Ce jour-là, du matin au soir, il parcourut les rues de Pétersbourg en proie à une sorte de fièvre de combat qui le faisait arriver à temps aux endroits les plus dangereux, là où les balles sifflaient au-dessus des têtes. Quelques jours plus tard, il avait déjà chez lui un petit appareil multiplicateur qui fonctionnait parfaitement et avec l'aide duquel il imprimait et propageait à profusion les premiers bulletins commentant la marche des événements. Il systématisa bientôt ce travail et imprima régulièrement des milliers de feuilles révolutionnaires et d'appels aux troupes. Cependant le feu de la lutte l'embrassait de plus en plus profondément. Quelques mois après, il entra déjà dans le mouvement maximaliste. Le calme lucide qui caractérisait tous ses actes, et l'énergie concentrée de son esprit lui faisaient confier la solution de problèmes comportant de hautes responsabilités et la mise en pratique d'entreprises de la plus grande importance révolutionnaire, telles que, par exemple, l'attaque de la poste dans le Fonarny péreoulouk et l'attentat de la villa Stolypine. Quelques temps après ces faits, Lichtenstadt-Mazine était arrêté conjointement, avec sa jeune femme et enfermé à la forteresse Pierre-et-Paul où il restait près de dix mois.

Il attendit le procès avec son calme stoïcisme habituel. Il vécut à la prison d'une vie tout intellectuelle; lisant, écrivant à ses amis et à ses proches des lettres dont la pénétrante sagesse était étonnante; il traduisit Weininger et Stirner. La date du procès approchait; tous ceux qui aimaient et respectaient Lichtenstadt-Mazine se sentaient profondément inquiets, tandis que lui-même achevait, en toute hâte et avec beaucoup de soin, son travail littéraire. On lui offrit les meilleurs avocats, mais il refusa catégoriquement toute défense et, conduit devant les juges du conseil de guerre tsariste, loin de chercher à se décharger ou à gagner la bienveillance de la cour martiale, il tenta de soustraire au châtimement quelques-uns de ses camarades, en assumant la responsabilité de leurs actes. On le condamna à la peine de mort, mais son charme moral impressionna même les juges militaires, si implacables et si durs, et qui se décidèrent à solliciter que la peine de mort fût commuée en travaux forcés à perpétuité. Lichtenstadt mis aux fers fut transporté à la forteresse de Schlüsselbourg.

Ses dix ans de réclusion à la forteresse devaient s'écouler, malgré le régime très sévère de cette prison, au milieu d'une vive activité intérieure et

extérieure. Il s'instruisait lui-même et éclairait les autres ; il s'occupait de l'organisation de la bibliothèque de Schlüsselbourg. Il travaillait au potager, au jardin, aux ateliers, il encourageait et réchauffait le courage de ses camarades ; il les protégeait. Les notes du camarade Ionoff, où il parle de Lichtenstadt-Mazine et qui parurent dans la *Pravda* de Pétrograd le jour de ses funérailles, en tracent une image lumineuse, en dépeignant tout particulièrement ce côté de son caractère. « Parmi tous nos camarades », — écrit Ionoff ; — « Vladimir était le plus aimé. Dès qu'il entra dans une cellule chez n'importe qui, il s'y créait aussitôt autour de lui, presque imperceptiblement, une atmosphère de tendresse et d'affection. Parmi les huit cents forçats, Vladimir était une figure unique, par son inflexibilité révolutionnaire et par la fermeté de son esprit et de son âme. La moindre offense de nos geôliers provoquait de sa part les protestations les plus vives, qu'il payait ensuite, et plutôt souvent de trente jours de punition au cachot noir et puant. Aux travaux que l'on nous faisait faire le matin, Vladimir était toujours le premier à nous défendre de tout malheur, de tout accident... Et ce n'est pas de ce côté seulement que se manifestait son âme compatissante et pleine d'abnégation. Il participait à toutes les occupations — aux leçons, aux travaux, à la lecture ; il arrivait partout à temps ; il restait à toutes les corvées, même aux plus dures du régime pénitentiaire ; bon et infatigable, il prêtait toujours une oreille attentive à tous les besoins des camarades... » Au même moment, il s'adonnait lui-même à un incessant travail intellectuel. Il étudiait livre sur livre, une science après une science. De nombreux et volumineux cahiers, des volumes entiers écrits de sa main — attestent la multiplicité de sa curiosité intellectuelle. Ce sont des notes et des aperçus ayant trait aux sciences naturelles, à la sociologie, à l'économie politique ou à la philosophie ; c'est la traduction d'un livre de Chamberlain sur Kant ou d'un article sur Hebbel (une préface à la traduction de Sudith dont Lichtenstadt-Mazine était l'auteur) ; c'étaient tantôt des matériaux très abondants, rassemblés par lui parmi les forçats et devant servir à compléter le « Dictionnaire de la Grande-Russienne » de Dahl, tantôt un recueil d'articles de sciences naturelles ou une traduction en russe des notes de Goethe, pourvue d'une longue préface — une œuvre très vaste qui paraîtra prochainement à Moscou.

Quand la révolution de février rendit Lichtenstadt-Mazine à la vie normale, quand se furent écoulés les premiers jours de fièvre qu'il vécut à la forteresse de Schlüsselbourg démolie par le peuple et d'où il fallait sauver la bibliothèque et d'autres trésors de culture humaine, il rentra à Pétrograd, chez sa mère et chez ses amis ; il produisait l'impression d'un homme enivré d'air frais, et il paraissait excité par les remous d'idées politiques et sociales tourbillonnant autour de lui. Peu après, cependant, malgré l'agitation qui régnait autour de lui, il commença à se sentir attiré de plus en plus fortement vers un travail d'organisation dans le domaine de l'instruction publique. Il voyait dans ses rêves le peuple ayant librement accès au vaste palais de la science pure,

enfin émancipée de toute routine académique, de cette science disciplinée qui éclaire les esprits et les âmes. Telle était la tâche à laquelle il eût souhaité se consacrer. Mais dans les remous de la vie qui l'entouraient de toutes parts, il était difficile d'attendre dans le tourbillon de la vie qu'une occasion favorable se présentât, et, répondant du fond de son âme à tous les appels de la révolution grandissante, résolvant pour lui-même les problèmes vitaux du moment, il accepta pourtant un modeste travail de culture et d'instruction dans le rayon Rojdestvensky, à Pétrograd.

Au printemps de 1918, Lichtenstadt-Mazine s'enthousiasma du projet d'une colonie agricole à organiser pour la jeunesse scolaire, aux environs de Pétersbourg. L'amour poétique qu'il éprouvait pour la nature le poussait hors de la ville ; l'habitude de travaux d'horticulture et de jardinage, contractée à la forteresse de Schlüsselbourg, lui permit d'assumer la direction de cette œuvre de vie pratique, toute nouvelle pour lui. Mais ses projets prenaient leur essor, se développaient et se coloraient d'idées socialistes. Il voulut donc que la colonie de travail pour l'été, qu'il avait créée, se transformât en une vaste institution permanente, dotée d'une école pour la jeune génération et d'une académie d'agriculture pour les paysans de la région. Le travail qu'il avait à réaliser dans cette entreprise était énorme et l'on aurait pu croire, de loin, qu'il s'y livrait tout entier. Mais, en réalité, ce travail ne le contentait plus. De nouveau, l'esprit révolutionnaire se réveillait en lui. Pénétré d'idées marxistes, il se laissait prendre de plus en plus par l'idée dominante du communisme. Pas un instant il ne perdait de vue, les événements politiques européens, leur marche raffermissait en lui la conviction que l'heure de la révolution prolétarienne avait sonné dans le monde entier, et il se laissait entraîner de plus en plus par l'idée de se vouer entièrement à la lutte pour la transformation radicale de la vie sociale.

Au printemps de 1919 il adhéra au Parti Communiste. A cette époque une fermentation intellectuelle, très intense, se poursuivait encore en lui : son esprit complexe avait à réviser ses anciennes idées et, tout particulièrement à donner des formes indépendantes et personnelles à l'idéologie du parti. Mais, tout en se livrant à ce travail intérieur, il brûlait déjà d'une flamme nouvelle. Aussi, quand en mars 1919, il fut invité à se charger des fonctions de secrétaire de la section de Pétersbourg, du Bureau de l'Internationale Communiste, — pour y constituer la rédaction d'une revue à publier et en organiser la partie technique, — il se consacra à cette besogne avec une passion juvénile. Il passa toutes ses journées aux bureaux de la rédaction et ses nuits à la typographie, ne cessant pas de presser et d'encourager tous ceux qui l'entouraient. Et il fallait voir la joie, dont rayonnait son visage, quand il apporta, sortant des presses, le premier numéro de *L'Internationale Communiste*, qu'il avait fait paraître, en dépit de toutes les difficultés, au terme fixé !

Mais ce travail aussi ne pouvait donner une satisfaction complète à son âme, embrasée de

flammes révolutionnaires. « Les destinées de la révolution prolétarienne étant à résoudre sur le front, il faut des milliers et peut-être des millions de victimes pour son triomphe ; mais celui qui envoie les autres à la mort, doit être prêt à mourir lui-même », disait Lichtenstadt-Mazine. Infiniment, distant, par la nature même de son esprit, du métier militaire, il apprit pourtant le maniement du fusil et de la mitrailleuse. Une force irrésistible l'entraînait vers le front, et les camarades, ses collaborateurs, ne pouvaient l'empêcher de s'y rendre ; mobilisé par le parti et, nommé commissaire à l'état-major de la 6^e division de la 7^e armée, il partit vers la mi-août.

Quel fut le rôle de Lichtenstadt-Mazine au front ? Les lignes que lui consacra le camarade Florio dans un article nécrologique paru dans la *Pravda de Pétrograd*, en date du 26 octobre, le disent bien nettement. L'énergie et la persévérance, dont il faisait preuve dans son travail, se rattachaient en lui à une autre qualité bien rare : il ménageait avec le plus grand soin tous ceux qui

étaient en contact avec lui. « C'était un de ces commissaires, dont les rapports avec les spécialistes militaires, auxquels il fut préposé, et avec les autres collaborateurs et organisations de la division, étaient des meilleurs ». Représentons-nous aussi son infatigabilité habituelle, sa faculté critique impitoyable tournée vers ses propres actes, son attitude toujours bienveillante à l'égard de son entourage et surtout de ses soldats. Les gens simples de cœur et d'esprit, comprenant vaguement l'importance particulière de son esprit et de sa volonté, se sentaient attirés à lui comme à une source de lumière et de chaleur.

Lichtenstadt-Mazine a été tué en repoussant courageusement, avec une poignée de soldats, une attaque de l'ennemi. Mais son image vivra à jamais dans la mémoire de tous ceux qui l'ont connu. Et les matériaux et documents personnels qu'il laisse — ses lettres de Schlüsselbourg et les cahiers de son journal, — lui feront un monument remarquable érigé de ses propres mains et resteront des documents précieux sur notre époque.

Terrorisme et Communisme

Un nouvel ouvrage contre le communisme vient de paraître — dû à la plume du renégat bien connu, Karl Kautsky et intitulé *Terrorisme et Communisme*.

Lénine a consacré dans le n^o 5 de *L'Internationale Communiste* un article, intitulé *Comment la bourgeoisie utilise les renégats*, à cette œuvre dont l'auteur s'est irrévocablement exclu du rang des marxistes. Les contre-révolutionnaires russes de la *Rousskaïa Jisn* paraissant à Helsingfors ne laissent pas d'exploiter avantagement cette dernière sortie du renégat.

Kautsky s'est sans nul doute plus d'une fois retranché derrière l'autorité de Marx pour excuser ses attaques contre le bolchevisme ; cette fois encore il ne s'est pas abstenu de faire appel à l'ombre du grand maître pour justifier la thèse principale de son œuvre.

Ceux qui mettent leur espoir dans la révolution mondiale, se trompent, à l'avis de Kautsky. Voulez-vous savoir quels sont les arguments qu'il avance à l'appui de ses allégations ? Une révolution pareille à celle qui s'est accomplie en Russie si elle se produisait en Europe, « allumerait la guerre civile dans le monde entier pendant toute une génération » et cette guerre civile serait, ce qui plus est « non une lutte des classes mais une guerre fratricide entre prolétaires ».

Analysons à notre tour les opinions de Marx sur la révolution prolétarienne afin d'établir s'il la concevait autrement que sous forme de guerre civile. C'est le sujet que nous traiterons aujourd'hui. Dans son ouvrage *le Procès des communistes de Cologne*, Marx cite la déclaration suivante qu'il avait faite à l'as-

semblée du Comité central de l'Union Communiste réunie à Londres le 15 septembre 1850.

Pour motiver sa proposition de la séparation de l'Union, Marx prononça entre autres textuellement les paroles suivantes : « Nous disons aux ouvriers : il vous faudra 15, 20, 50 ans de guerres civiles et de luttes internationales non seulement pour transformer le régime social, mais aussi pour vous transformer vous-mêmes et pour vous rendre aptes à l'exercice du pouvoir politique ».

Marx, comme nous le voyons, ne craignait donc nullement « d'allumer la guerre civile pour des générations entières » — il enseignait au contraire que c'était là le seul moyen pour la révolution sociale de remporter la victoire et qu'on ne pouvait atteindre la terre promise du communisme qu'en traversant le désert aride des guerres civiles.

Et Marx n'a jamais renoncé à cette manière de voir.

Dans son ouvrage *La Lutte des classes en France en 1848-1850*, composé des articles publiés dans la *Neue Rheinische Zeitung*, Marx écrivait :

« La situation actuelle rappelle la traversée du désert par les Hébreux que guida Moïse. Cette guerre doit non seulement aboutir à la conquête d'un nouveau monde, mais les combattants en sont destinés à disparaître pour faire place à des hommes que leur éducation rendra capables de vivre dans un nouveau monde ».

Dans son 18 *Brumaire* écrit en 1852, Marx oppose comme suit les révolutions prolétariennes aux révolutions bourgeoises :

« Les révolutions bourgeoises, telles que la révolution du xviii^e siècle par exemple, marchent plus rapide-

ment de succès en succès, leurs effets dramatiques sont plus imposants, les hommes et les événements y sont comme éclairés par un feu de bengale et l'exaltation y est l'état d'esprit dominant mais elles sont de courte durée ; elles atteignent très rapidement leur point culminant et une longue apathie s'empare de la société avant qu'elle n'ait eu le temps de se rendre compte des résultats de l'orage qu'elle a traversé.

Au contraire, les révolutions prolétariennes telles que celles du XIX^e siècle se critiquent continuellement elles-mêmes, interrompent leur cours à tout moment, retournent en arrière, recommencent à nouveau ce qui semblait déjà avoir été accompli, et se moquent impitoyablement des défauts, des demi-mesures et des faiblesses de leurs premiers essais ; leurs adversaires renversés, elles reculent comme pour leur donner le temps de reprendre de nouvelles forces ; elles hésitent impressionnées par la grandeur démesurée et mal définie de l'œuvre qu'elles ont à accomplir jusqu'au moment où elles se trouvent enfin dans des conditions rendant tout recul impossible et où la vie elle-même décide irrévocablement : *Hic Rhodus, hic salus !*

Ainsi donc Marx oppose « la révolution prolétarienne » aux brèves révolutions bourgeoises ; il la conçoit sous la forme d'une période historique tout entière dans laquelle les soulèvements violents du mouvement révolutionnaire se succèdent avec des accalmies momentanées.

Voyons maintenant de quelle façon Marx comprenait cette révolution prolétarienne.

Précisément sous la forme d'une guerre civile. *La Guerre civile en France* — tel est le titre donné par Marx à l'une de ses plus belles œuvres consacrée à la glorification de la Commune de Paris (1871) qui fut précisément un exemple de cette « guerre fratricide entre prolétaires » dont Kautsky a tellement peur, car ce sont bien des prolétaires trompés par les Versaillais qui luttaient dans le camp de Thiers contre les communards.

Tout le monde connaît les pages inspirées que Marx a consacrées à la mémoire des martyrs de la Commune ; nous n'en citerons ici que les lignes suivantes :

« La classe ouvrière ne demandait pas à la Commune de faire des miracles. Elle ne s'attendait pas à réaliser par la volonté du peuple des utopies achevées et apprêtées à l'avance. Elle n'ignore point que pour obtenir sa liberté et pour atteindre aux formes supérieures de l'existence vers lesquelles tend irrésistiblement toute la société moderne en raison même de son développement économique, il lui faudra soutenir une lutte opiniâtre et passer par une série de processus historiques qui transformeront totalement les hommes et les circonstances ».

Ainsi donc, Marx concevait « cette lutte opiniâtre » — la lutte pour le pouvoir, dont la Commune était le premier acte, — comme une série de processus historiques, ce qui signifie que, selon lui, la guerre civile devait s'étendre sur une époque entière.

Tel est l'esprit du véritable marxisme révolutionnaire, dont les sources jaillissent dans les œuvres du grand maître et que tâchent vainement de falsifier les misérables épigones qui jurent par son nom.

Marx est avec nous et non avec nos ennemis. Le communisme n'est autre chose que le marxisme révolutionnaire réalisé dans la vie pratique à l'époque de la révolution sociale.

Il fut un temps cependant où Kautsky lui-même suivait Marx dans la question touchant à la durée de la guerre civile. Nous voulons parler de l'ouvrage de

Kautsky intitulé *La marche au pouvoir* paru en 1909 et qualifié avec raison son « chant du cygne ».

Il y exprimait alors la supposition que la révolution prolétarienne pouvait très bien avoir la durée de plusieurs générations. Voici ses propres paroles :

« Cette période révolutionnaire durera-t-elle aussi longtemps que la période révolutionnaire de la révolution du tiers-état qui commença en 1789 et dura jusqu'à 1871 — voilà qui est impossible à prévoir.

Il est vrai qu'à l'époque actuelle tout développement se fait plus rapidement ; mais par contre l'arène de la lutte s'est démesurément agrandie. Lorsque Marx et Engels écrivaient leur *Manifeste communiste*, l'arène de la révolution prolétarienne était représentée à leurs yeux par la seule Europe occidentale. En ce moment le champ de bataille embrasse le monde entier.

Le prolétariat sortira de l'époque révolutionnaire qui commence déjà et qui s'étendra peut-être à travers toute la durée d'une existence humaine, tout autre qu'il n'y était entré ».

Telles étaient les opinions de Kautsky au moment où il n'avait pas encore rompu avec le marxisme. Puis-je-t-il, prenant la peine de s'observer lui-même, comparer ce qu'il a été et ce qu'il est devenu.

Dans son livre *Terrorisme et Communisme* Kautsky, au dire du social-patriote Stampfer (dans le *Vorwärtss*), démontre comment les bolcheviks arrivent toujours à faire le contraire de ce qui était leur but : ils étaient contre la peine de mort et procèdent à des exécutions en masse. D'après la *Rousskaïa Jisn*, Kautsky dit plus loin : « Les bolcheviks ont emprunté à l'histoire de la Commune de Paris son terrorisme implacable, sans nullement se pénétrer de ses bases démocratiques et humanitaires. La terreur éteint l'énergie révolutionnaire des masses et prépare le terrain à la réaction ; elle mène à la destruction du pouvoir démocratique qui s'appuie sur la volonté du peuple ».

« Il en fut ainsi avec Robespierre — il en sera de même avec les bolcheviks », conclut Kautsky. Cette opinion de Kautsky sur le terrorisme de la révolution des prolétaires et des paysans russes ne se distingue en rien des opinions exprimées sur le même sujet par Lloyd George et Clemenceau et répétées sur tous les tons par la presse bourgeoise des deux hémisphères à la solde des Financiers.

Voyons maintenant quel était l'avis de Marx sur le terrorisme révolutionnaire.

En 1847, dans son article *Die moralisierende Kritik und die kritische Moral*, il écrivait :

« Le règne de la terreur en France pouvait par conséquent servir à effacer comme par enchantement sous les coups de son terrible maillet, toutes les ruines féodales. La bourgeoisie avec son inquiète circonspection aurait passé des dizaines d'années sans pouvoir atteindre ce résultat.

Les sanglants excès du peuple n'ont donc fait qu'aplanir sa route » (*Aus dem literarischen Nachlass von Karl Marx. Friedrich Engels und Ferdinand Lassale*, Stuttgart 1892, III, 455-6).

En janvier 1849 la *Neue Rheinische Zeitung* caractérisait dans les termes suivants « l'épilogue héroïque du mouvement révolutionnaire de l'année 1848. » — *Le terrorisme des révolutionnaires hongrois*.

« Pour la première fois dans le mouvement révolutionnaire de 1849, pour la première fois depuis 1793, une nation, entourée par des forces contre-révolution-

nares supérieures, a l'audace d'opposer à la rage timorée de la contre-révolution la passion révolutionnaire (Der feigen gegenrevolutionären Wut die revolutionäre Leidenschaft.)» (Ibid., B. N. 233).

Toutes les sympathies de Marx sont, comme nous le voyons, du côté de la terreur révolutionnaire.

Il fut un temps cependant où Kautsky était capable de juger plus objectivement « le terrorisme et le communisme ». Nous avons en vue son ouvrage, paru en 1895, *Die Vorläufer der Sozialismus—Les Précurseurs du socialisme*, dans lequel il s'est employé à laver le mouvement communiste du moyen-âge et de l'époque de la réformation, de toutes les calomnies dont les historiens bourgeois ont noirci sa mémoire.

Les plus belles pages de cet ouvrage sont celles consacrées à la commune de Munster — cette « nouvelle Jérusalem » de l'époque de la réformation. Au début de 1534, les anabaptistes, les communistes de cette époque — s'étaient emparés du pouvoir à Munster en Westphalie.

Nombreuses sont les accusations contre lesquelles notre historien eut à défendre dans ses *Précurseurs du socialisme* les « précurseurs trop précoces » du printemps communiste ; il n'a pu s'empêcher de toucher à la question de « la terreur ».

Les raisonnements de Kautsky à ce sujet sont très importants pour apprécier à sa juste valeur son attitude actuelle à l'égard de la terreur rouge des communistes russes : ils diffèrent comme le ciel de la terre de ses opinions actuelles.

Il y a vingt-cinq ans Kautsky avait saisi d'un seul coup cette question dans son essence même :

• Avant tout n'oublions pas que Munster se trouvait à l'état de guerre depuis que l'évêque l'avait attaquée le 10 février. Cette circonstance n'est ordinairement jamais prise en considération par les historiens partiaux de l'anabaptisme.

Il faut croire que la guerre est une circonstance bien insignifiante, car comment expliquer en ce cas le fait que les historiens « bien pensants » qui découvrent avec une telle perspicacité les circonstances les plus minimes avant pu influer sur telle des actions d'un monarque, omettent presque toujours de prendre en considération l'état de guerre lorsqu'il s'agit de juger les actes d'une société démocratique luttant pour son existence. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les *racontars ordinaires de la bourgeoisie* sur l'insurrection de la Commune de Paris en 1871 et sur le règne de la terreur pendant la grande révolution française. »

Les anabaptistes de Munster ont eu le même sort (Nous citons d'après la traduction russe des *Précurseurs du socialisme moderne*, I. C., Pétersbourg, 1907, page 356).

A l'heure actuelle l'historien Kautsky, dans son rôle de publiciste, omet également de prendre en considération « cette circonstance bien insignifiante », qui est l'état de guerre, lorsqu'il s'agit pour lui de juger les actes de la société communiste russe luttant pour son existence. Il est donc tout naturel que les « bonnes intentions » de Kautsky soient reconnues même par le journal *Rousskaïa Jizm*, organe de propagande tsariste.

Voyons encore ce que dit Kautsky sur le même sujet :

« Si l'on veut comprendre l'insurrection de Munster et les buts poursuivis par les anabaptistes il ne faut pas juger leur Etat à la mesure du temps de paix, mais il faut se rappeler au contraire qu'il s'agit d'une ville assiégée et cela dans des circonstances particulièrement dures. Les lois militaires ordinaires n'existaient pas pour les anabaptistes ; aucune capitulation honorable

ne leur était permise ; les assiégés n'avaient le choix qu'entre la victoire et une mort terrible.

A l'égard des mutins la punition la plus terrible semble encore trop douce ; c'est, comme dit Luther, un bienfait que leur octroie le gouvernement. Si ces mutins faisaient la somme de tous les actes sanglants exercés par la cruauté princière à leur égard on pourrait juger de toutes les horreurs qu'engendrent... la liberté et l'égalité. Telle est la logique de nos lumières de la science.

Kautsky en sa qualité d'historien faisait preuve d'un esprit d'analyse très perspicace ; il se rappelait alors tout ce dont il importait de se souvenir et prenait en considération les circonstances les plus insignifiantes.

Comment se fait-il donc qu'il oublie maintenant que toute la Russie soviétiste n'est qu'une forteresse assiégée par les impérialistes tout-puissants du monde entier ? Pense-t-il vraiment que les communistes russes aient eu à faire un autre choix que celui des anabaptistes du XVI^e siècle ?

Qu'il prenne donc connaissance ne fût-ce que des ordres officiels des généraux réactionnaires qui menacent de mort tous les communistes : — « Malheur aux communistes ! » écrivait Youdnitch dans son appel publié dans le N° 1 du *Prinevsky Kraï* à Gatchina — et il pourra se convaincre que la cruauté des « démocrates » blancs du XX^e siècle ne le cède en rien à « la cruauté princière » du XVI^e siècle.

Il est curieux de remarquer que Kautsky — l'historien de la révolution prolétarienne — explique la nécessité de l'emploi de la terreur par la Commune ouvrière de la même façon que les historiens impartiaux de la plus grande des révolutions bourgeoises expliquent celui de la terreur anti-féodale de 1793.

Laissons parler A. Aulard (*Histoire politique de la révolution française*, 3^e édition, Pétrograd, 1918).

« Jusqu'au 10 août 1792 la révolution avait tenté d'organiser un gouvernement sur les bases de la légalité et de la liberté.

Puis, lorsque les forces de résistance du passé se furent coalisées, provoquant la guerre civile et la guerre extérieure, lorsqu'elle se sentit attaquée à l'arrière et menacée dans son existence même, la révolution interrompit l'application des principes fondamentaux de 1789 et se servit contre ses ennemis des mesures répressives de l'ancien régime depuis toujours employées contre elle.

La terreur consiste précisément dans cette suspension des principes fondamentaux de 1789, qui devint complète lorsque le danger atteignit à son maximum, lorsque Paris se rendit le plus nettement compte de ce danger et en souffrit le plus, c'est-à-dire aux mois d'août et de septembre 1793 » (p. 245) (1).

Ainsi donc la terreur avait été provoquée par la nécessité où se trouvait la République française de se défendre contre ses ennemis intérieurs et extérieurs. Elle commença au moment où la révolution courait un danger mortel, lorsque la France se heurtait à l'invasion étrangère, lorsque les royalistes, de concert avec les girondins, provoquaient à l'intérieur du pays insurrections sur insurrections.

« C'est alors que le mot « terreur » entra dans le vocabulaire quotidien indiquant une des mesures employées par le gouvernement. Le 5 septembre une députation composée de commissaires de 48 sections de Paris et de membres du club des jacobins, vint déclarer à la Convention : « Législateurs, mettez la terreur à l'ordre du jour ». A la même séance, Barrère, parlant au nom

(1). Ne possédant pas l'ouvrage original de M. Aulard, nous sommes au regret de devoir reconstituer cette citation d'après la traduction russe.

Note des trad.

du Comité du Salut Public, se servit de cette phrase à l'endroit suivant de son discours :

« Tout indiquait, semble-t-il, qu'un mouvement se préparait à Paris. Les lettres interceptées étaient pleines de déclarations au sujet des efforts faits par les agents des gouvernements étrangers et par l'aristocratie pour entretenir l'inquiétude et le trouble dans la grande ville, comme ils l'appellent. Voilà qui est parfait : ils auront ce qu'ils désirent, mais cette inquiétude et ce trouble seront organisés et canalisés par l'armée révolutionnaire qui mettra enfin à exécution les grandes paroles prononcées par la Commune française ; mettons la terreur à l'ordre du jour. »

Le régime de la terreur attendait en effet aux droits civils proclamés par la révolution. Mais certains des coups portés à la liberté individuelle s'expliquaient par un redoublement de sévérité des lois dirigées contre les émigrés, lois devenues indispensables par suite du concours armé apporté par la majorité des émigrés à nos ennemis » (p. 247).

Et la terreur, au moment de la grande révolution française, a reçu son absolution devant le tribunal de l'histoire.

« Le tribunal révolutionnaire a rempli sa mission : il a vraiment terrorisé les royalistes, les prêtres réfractaires qui aidaient les Vendéens et les étrangers — tous les agents de la contre-révolution ; il a garanti par cela même le succès de la défense nationale (A. Aulard, p. 243) ».

Le vieux monde féodal s'armait contre la révolution victorieuse en s'alliant contre elle avec ses ennemis à l'intérieur du pays ; la bourgeoisie encore révolutionnaire à cette époque sauvegardait ses droits acquis en employant la force contre les féodaux. Pourquoi le prolétariat victorieux n'aurait-il pas le droit d'employer aujourd'hui contre la bourgeoisie mondiale qui l'assaille les moyens dont elle s'est servie dans le temps pour vaincre le féodalisme ?

Mais laissons encore la parole à Kautsky, à Kautsky ancienne manière.

Dans son analyse de l'histoire de l'insurrection de Munster, Kautsky souligne des faits toujours nouveaux expliquant la nécessité de la terreur antibourgeoise employée par la révolution prolétarienne.

« En plus de la situation spéciale qui incitait aux effusions de sang, il faut prendre en considération le caractère du siècle, qui fut l'un des plus sanguinaires et peut-être même le plus sanguinaire de tous.

Les anabaptistes — êtres pacifiques par excellence — systématiquement traqués comme des bêtes sauvages, étaient cruellement martyrisés. Il ne faut donc pas s'étonner que, poussés par le désespoir, ils en soient arrivés à perdre patience et à se défendre par tous les moyens ; il est étonnant au contraire que cet état d'esprit ait été si long à se développer chez eux et qu'il n'ait pas été général » (page 356-7).

Si Kautsky n'avait pas adopté à l'égard de la révolution russe l'attitude d'un historien « partial », il aurait compté avec le caractère de notre siècle qui ne le cède en rien au XVI^e siècle sous le rapport de la cruauté, car la guerre impérialiste entreprise pour la conquête des nouveaux marchés et l'enrichissement des capitalistes a exterminé dix millions d'hommes et en a mutilé vingt millions.

Si Kautsky avait été tant soit peu objectif, il se serait souvenu que la révolution russe est née d'une monstrueuse catastrophe militaire et que cette circonstance ne pouvait rester sans effet sur le caractère de la guerre civile issue de la guerre impérialiste.

Notre historien aurait pu se souvenir des paroles de l'un des plus grands historiens de tous les temps et

de tous les peuples qui a dit que « la guerre apprend à abuser de la force » (Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponèse*, livre III).

L'historien Kautsky se serait souvenu de l'endurcissement des mœurs en Allemagne, résultat de la guerre de trente ans, dont un romancier allemand du XVII^e siècle, Grimmelshausen a donné un magnifique tableau dans son célèbre roman *Simplicius Simplicissimus*.

Enfin notre historien aurait pu se souvenir des paroles de Marx dans sa *Guerre civile en France* sur les soldats qui avaient fusillé les généraux bonapartistes, Lecomte et Clément Thomas :

« Les habitudes militaires enracinées chez eux par l'école des ennemis de la classe ouvrière, ne pouvaient disparaître d'un seul coup sans laisser de traces, à la minute précise où ils passèrent au camp des ouvriers ».

Le Kautsky de 1895 se serait sans nul doute étonné que les ouvriers et les paysans russes aient été si doux pour leurs ennemis pendant si longtemps, ce qui n'a eu pour résultat que de faire traîner la guerre civile en longueur.

Mais Kautsky continue sa description de la « terreur rouge » à Munster :

« Voici qu'une série de circonstances heureuses avait mis entre les mains des persécutés et des outragés une ville fortifiée, alors qu'un anéantissement complet les menaçait du dehors.

Comment agirent-ils dans ces circonstances ? Après le commencement du siège, des conspirateurs entretenant des relations avec l'ennemi extérieur n'avaient pas été mis à mort ce qui eut cependant été en parfait accord avec les lois militaires et le bon exemple des évêques. On les avait simplement priés de quitter la ville. — Et c'est cela qu'on appelle « terreur » ? — Quelle basse hypocrisie ! »

Des mesures terroristes du même genre ont malheureusement été employées au début par la révolution prolétarienne. (Au cours de l'été de 1918, feu K. Arsenieff, le pilier du journalisme libéral, reconnaissait encore que le pouvoir soviétique n'avait pas eu recours jusque-là à ce moment à la terreur »).

Seule une nécessité inéluctable et la guerre impitoyable que nous a déclarée le monde bourgeois, forcèrent les ouvriers et les paysans à s'engager dans la voie de la défense révolutionnaire. — Kautsky continue :

« Au moment du siège, il fallut établir dans la ville des règlements sévères et une série d'exécutions eut lieu. Mais si l'on examine les cas dont parlent Kersenk et Gresbek on verra qu'ils se rapportent toujours aux délits contre la sûreté de la ville : *entente avec l'ennemi, fautes contre la discipline, tentatives de désertion ou de jeter le trouble dans la ville*. Il est hors de doute que la peine de mort n'est pas un cruauté plus grande que la guerre. Elle leur avait été imposée, mais en toute occasion favorable ils ne manquaient pas de faire preuve de leurs sentiments pacifiques » (page 358).

Si notre historien avait apporté dans son jugement des événements actuels de Russie le centième seulement de l'objectivité dont il fait preuve dans son étude de la commune de Munster il se serait rendu compte que les révolutionnaires russes mettent à mort les traîtres à la patrie socialiste, les espions de l'Entente, tous ceux qui attentent à l'ordre révolutionnaire au moment d'une lutte des plus acharnées et ceux qui désertent les rangs de l'armée rouge. La Commune russe a tout autant le droit, au moment d'une lutte à mort, de se

défaire de ses ennemis que la Commune de Munster. Et ces paroles de l'ancien Kautsky que « la peine de mort n'est pas une cruauté plus grande que la guerre », que la guerre imposée à la république soviétiste et « qu'en toute occasion favorable elle a fait preuve de sentiments pacifiques » se rapportent parfaitement à la révolution prolétarienne russe. *

Kautsky saisissait très bien jadis la différence entre la terreur rouge et la terreur blanche.

« La terreur ne régnait pas seulement à Munster, mais aussi dans les régions soumises aux évêques et la comparaison n'était guère en faveur de cette dernière.

L'évêque attaquait et les anabaptistes résistaient à ses attaques. L'évêque tuait pour son profit et les anabaptistes pour ne pas être tués eux-mêmes ; ils luttèrent pour leur vie. Les partisans de l'évêque s'ingénierent à martyriser les condamnés à mort ; le plus souvent ils les noyaient ou les brûlaient vifs. A Munster on ne s'attachait pas à tourmenter les condamnés ; deux sortes de peines de mort y étaient en vigueur, employées même au XIX^e siècle humanitaire : l'exécution capitale et le passage par les armes ».

A présent Kautsky semble ignorer que la terreur rouge non seulement dans la Russie soviétiste mais aussi dans les régions soumises à la contre-révolution. Il ne voit même pas la terreur dont la victime est représentée sous ses yeux par le prolétariat allemand et le bourgeois — par Scheidemann et Noske.

Parbleu ! L'historien « bien pensant » sait que la comparaison ne serait pas en faveur de la terreur blanche et il n'en souffle mot.

Kautsky ajoute que les anabaptistes, loin d'être trop cruels, semblaient au contraire trop humains pour leur temps et les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient. Toute leur cruauté consistait à ne pas se laisser égorger comme des moutons, c'est évidemment un crime sans excuse aux yeux de tout citoyen « bien pensant ». Tirer sur les anabaptistes est un acte fort louable dicté par l'amour du prochain ; mais lorsque ces derniers, de leur côté, se permettent de tirer, voilà qui devient une « cruauté » diabolique.

Morale bien connue du Hottentot : Je fais bien lorsque je prends la femme de mon prochain, mais il fait mal lorsqu'il me prend la mienne.

Devenu aujourd'hui « bien pensant », Kautsky ne trouve pas d'excuse aux actes des communistes russes, actes qu'il trouvait tout naturels de la part des pionniers du communisme d'il y a près de 400 ans.

En parlant du passé Kautsky s'entend à dévoiler jusqu'au bout les mensonges bourgeois.

« L'accusation de cruauté est étroitement liée avec l'accusation de tyrannie ; Munster a l'air de prouver ou mènent la liberté et l'égalité communistes » (p. 359).

La Russie soviétiste montre à quoi mène la réalisation du socialisme, crient les mangeurs de socialistes de tous pays.

L'ancien Kautsky savait, il y a 25 ans, le prix des racontars bourgeois ; maintenant il les répète lui-même sans le moindre esprit critique.

Voyons ce que répond notre historien aux accusateurs de la commune de Munster.

« L'état de siège a toujours eu pour conséquence l'abolition des droits civils et de la liberté et le droit illimité du pouvoir militaire de disposer de la vie et

des biens de la population assiégée. Et c'est tellement vrai que l'expression même d'« état de siège » est devenue synonyme d'abolition de tous les droits de liberté civile. Le communisme n'est malheureusement pas encore arrivé à découvrir l'élixir merveilleux qui pourrait obvier à ces conséquences inévitables de l'état de siège.

C'est à cause de cela qu'il n'a pu empêcher, à Munster également, l'état de siège d'amener la dictature militaire. Comment ensuite ne pas conclure à la culpabilité criminelle du communisme et des communistes ? » (page 360).

Remarquez combien de choses Kautsky comprenait il y a 25 ans qu'il ne comprend plus du tout maintenant !

Il est difficile de mettre en évidence mieux qu'il ne l'a fait dans les paroles citées plus haut toute la logique inéluctable du développement de la révolution ouvrière, de découvrir l'excuse historique de la terreur rouge dans le processus de la lutte prolétarienne — il est impossible de mieux réfuter les accusations de la bourgeoisie contre le communisme.

Mais ce qui semblait clair à l'historien Kautsky se trouve maintenant en dehors de la compréhension du politicien Kautsky.

« Les bourgeois attribuent aux ouvriers toutes les bassesses qu'ils ne se sont jamais fait faute d'accomplir en cas de victoire », écrivait en 1874, Fr. Engels dans son article *les Bakounistes au travail*.

Kautsky s'entendait à dévoiler les mensonges bourgeois dans le passé — lorsqu'il s'agissait de laver de la calomnie la mémoire des martyrs du communisme, — mais il répète les fausses élucubrations des sycophantes de la bourgeoisie sur le compte de ceux qui continuent et mènent à bonne fin l'œuvre des communistes de Munster, de ceux qui sont destinés à faire triompher le communisme.

« Réveille-toi, ouvre les yeux, vois ce que tu étais et ce que te voilà devenu... », voudrait-on lui dire avec le poète russe.

Et le prolétariat révolutionnaire, en comparant l'ancien Kautsky dont il a encore beaucoup à apprendre, avec le Kautsky de nos jours pour lequel le marxisme révolutionnaire est devenu un livre scellé de sept cachets — le stigmatisera en toute justice de l'épithète de renégat.

V. BYSTRIANSKY.



La Vie Ouvrière

Parait tous les vendredis

Hebdomadaire

En vente partout : 20 centimes

La Journée Internationale des Jeunes

5 SEPTEMBRE 1920

Un appel de Zinoviev

Nous sommes heureux de reproduire ici l'appel que Zinoviev vient de lancer à l'occasion de la journée Internationale des Jeunes :

Le 5 septembre 1920 aura lieu la **Journée Internationale des Jeunes**. Ce jour-là, l'Internationale communiste des Jeunes, avec toutes ses sections nationales, descendra dans les rues de toutes les villes d'Europe et manifestera pour l'**Internationale communiste et pour la victoire de la révolution mondiale**. Les jeunes prolétaires de tous les pays annonceront leur adhésion aux idées communistes comme ils l'ont déjà fait pendant la guerre mondiale impérialiste.

De l'organisation de l'éducation communiste des jeunes générations prolétariennes dépend dans une large mesure le succès de la lutte pour les soviets, pour leur défense et pour la construction d'une société communiste. Par les manifestations révolutionnaires, la jeunesse prolétarienne se raffermi et se prépare à la lutte décisive pour le communisme.

Pour cette raison, le Comité Exécutif de l'Internationale communiste invite tous les partis communistes et toutes les organisations ouvrières à prêter toute leur plus sérieuse attention à cette nouvelle action de la jeunesse prolétarienne. Pour la journée du 5 septembre, les partis communistes doivent mettre à la disposition de toutes les fédérations de jeunes communistes, et dans une mesure suffisante, des orateurs, la presse, etc.

Il faut que les partis rehaussent de leur autorité morale et par la collaboration de tous leurs membres l'importance de la Journée Internationale des Jeunes.

Petrograd, août 1920.

P. le Comité exécutif de l'Internationale communiste
Le Président : **G. ZINOVIEV.**

AUX JEUNES !

Septembre 1919, septembre 1920. Que de chemin parcouru depuis un an.

Septembre 1919. Alors que les jeunes étrangères manifestaient huit jours après l'assassinat de Karl Liebknecht, celles de France à la remorque d'un parti en faillite se confiaient dans une apathie complète.

Septembre 1920. Grâce à une réaction énergique de la minorité, la journée internationale

des jeunes sera célébrée dans ce pays. Le dimanche 5 septembre, la jeunesse des usines, des bureaux, des champs, pour la première fois, manifestera pour les buts poursuivis par l'Internationale Communiste des jeunes, contre les nouvelles guerres, contre l'infâme intervention en Russie.

Cette célébration, première action du Comité de l'Internationale Communiste des Jeunes n'est peut-être pas du goût de nos « reconstruc-teurs » qui, en dépit d'un vote du Comité National, siègent encore à la Fédération.

Les jeunes socialistes comprendront qu'au-dessus de nos vaines querelles et de nos antipathies personnelles passe dans l'air un souffle rénovateur : celui qui nous vient d'Orient, celui qui a guidé les Liebknecht, les Rosa Luxembourg, les Toller dans leur lutte implacable, celui pour lequel sont morts victimes d'un absolu dévouement, les Van Amstel en Hollande, les Glérouin en Russie, les Marinozzi en Italie et combien d'autres. La confiance et la foi révolutionnaires seront dans le cœur de tous les jeunes le 5 septembre.

M. LAPORTE.

JOURNÉE INTERNATIONALE DES JEUNES

GRAND MEETING CENTRAL

Dimanche 5 Septembre, à 14 h. 30

GRANDE SALLE DE L'UNION DES SYNDICATS

33, rue Grange-aux-Belles

Sous la présidence

de Jean RIBAUT

Orateurs :

AUCLAIR, HUMBERDOT,

MERIGA, Noël GARNIER,

VAILLANT-COUTURIER,

LAPORTE, Georges PIOCH,

etc., etc.

PARTICIPATION AUX FRAIS : 0 fr. 25

Comité de la 3^e Internationale

Réunion Plénière

La réunion plénière du Comité de la 3^e Internationale aura lieu le vendredi 3 septembre, à 20 h. 30, 49, rue de Bretagne.

TROIS BROCHURES à RÉPANDRE

La *Bibliothèque Communiste* met en vente trois nouvelles brochures de propagande et d'éducation communistes, que tous les militants sérieux auront à cœur de lire et de diffuser.

Le Terrorisme, par Léon Trotsky, est une réponse magistrale du brillant écrivain et orateur communiste russe, au livre du théoricien opportuniste Kautsky traitant du même sujet. Elle est publiée bien à propos, à l'heure où les dénonciations hypocrites du « terrorisme bolchevik » par la presse à tout faire, redoublent de violence et de perfidie. — Prix : 40 centimes.

La famille et l'Etat Communiste, par Alexandra Kollontaï, est un remarquable exposé de l'évolution de la famille dans la société capitaliste et après la révolution prolétarienne. Ces pages si riches de pensée marxiste et suggérées par une intelligence novatrice, sont dignes d'être considérées comme un chapitre additionnel au célèbre ouvrage de Frédéric Engels sur les origines de la famille. Cette brochure, qui s'adresse à tous, intéressera particulièrement les femmes. — Prix : 40 centimes.

Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik), révisé et complété par le dernier Congrès de ce parti d'élite, est un modèle d'exposé de doctrine communiste éclairée par l'expérience de la première révolution prolétarienne triomphante. — Prix : 60 centimes.

En vente dans toutes les librairies socialistes et communistes. Envoi franco des 3 brochures contre 1 fr. 50, envoyés à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

Pour la vente en gros (réduction de prix de 25 %) écrire à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

"L'Ouvrier Communiste"

ORGANE BI-MENSUEL

de la Fédération Communiste de Wallonie

Le Numéro : 25 centimes

ABONNEMENTS : UN AN 7 fr. 25

Administration et Rédaction : 77, rue Haute, Bruxelles

NOTRE SOUSCRIPTION

22^e LISTE

Aimé Floréal, 5 fr. — J. Max, 5 fr. — Citoyenne Duret, 2 fr. — Liste de souscription n° 21, 16 fr. 50; — B., 1 fr. — Un membre des jeunesses, 2 fr. — Liste de souscription n° 98, 21 fr. — Pour que les conditions de Moscou soient intégralement appliquées, 5 fr. — Michel, Montceau-les-Mines, 10 fr. — Un instituteur, 5 fr. — Ernest Brun, 5 fr. — Liste de souscription numéro 204, 50 francs. — Liste de souscription n° 52, versé par Roland, 23 fr. 10. — Jeanne Subert, 2 fr. — Un petit bolchevik, 1 fr. — Pour l'exclusion des traitres, 2 fr. 50. — Liste de souscription n° 101, 8 fr. — René Legendre, Brest, 5 fr. — Bouchaud, Paris, 10 fr. — Un abonné, 2 fr. — Louis Godin, 20 fr. — Lucien B..., 5 fr. — Liste de souscription n° 111, 40 fr. — Petitdemanche, 10 fr. — Collecte faite au cours d'une réunion (versé par Perrin), 14 fr. 30. — Pour que le grand nettoyage se fasse au prochain C. N., 2 fr. — Liste de souscription n° 34, 19 fr. — Deux communistes du Nord, écœurés de l'attitude de leurs élus, 5 fr. — Simon, 3 fr. — Citoyenne Simon, 3 fr. — En achetant des brochures 0 fr. 50. — Liste de souscription n° 99, 6 fr. 40.

Total de la 22^e Liste..... 309 30
Total des listes précédentes.... 5.152 65

Total général 5.461 95

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale

PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro ; 50 centimes

ABONNEMENTS :

FRANCE

50 numéros..... 25 francs
20 numéros..... 10 francs
10 numéros..... 5 francs

ETRANGER

50 numéros..... 30 francs
20 numéros..... 12 francs
10 numéros..... 6 francs

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à

René REYNAUD

123, rue Montmartre — PARIS



Travail exécuté

par des ouvriers payés
au tarif syndical

Le Gérant : R. APERCE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE, Maison J. DANGON
Georges Dangon, imprimeur
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)